

San-Gallo, la route était couverte d'une foule de curieux à pied et à cheval, impatients de voir le cardinal, qui descendit bientôt du couvent, traversa le Mugnone, fut reçu auprès du pont par le protonotaire, les prélats, le clergé et les principaux magistrats de Florence, et accompagné jusqu'au palais par de grands cris de joie. A la porte de l'église de la Nunziata, il descendit de sa mule et alla s'agenouiller au pied de l'autel; il pria également dans l'église de Santa-Reparata. Les rues que le cardinal traversa étaient remplies de spectateurs, et les maisons décorées, suivant la coutume de l'époque, de tableaux représentant les hauts faits des Médicis (1). C'était un jour d'heureux augure pour les humanistes florentins; les poètes surtout étaient dans l'enivrement; un d'eux, dans un délire prophétique, se mit à chanter l'exaltation future du noble enfant. Il lui disait :

« Enfant issu de race illustre, courage, grandis, deviens homme, un jour tu porteras les insignes sacrés du Christ... Un jour tu ceindras la tiare : quelle joie pour ton père ! et pour le poète quel sujet d'inspiration (2) !

Le poète devinait l'avenir ; mais pourquoi se cachait-il sous le pseudonyme de Philomus ?

(1) Del Rosso, l'Osservatore fiorentino, t. V, p. 23.

(2) Egregiâ de stirpe puer, jam concipe dignos
His meritis animos, sensus jam sume seniles;
Christi sancta tuo stabunt sub cardine signa;
Te patriâ, virtutis amor succendat, alantque
Egregios mores laudis monumenta paternæ;
Ut quandoque etiam possis majora mereri
Eximiumque caput sacrâ redimire tyarâ
Pontificis summi; proh gaudia quanta parenti
Tum dabis, et quantus mihi tunc spirabit Apollo!

CHAPITRE IV.

JEAN DE MÉDICIS A ROME. — MORT DE LAURENT.

1492.

Arrivée de Jean de Médicis à Rome. — Il est reçu par le pape. — Sa lettre à son père. — Les cardinaux romains, la Rovère, Piccolomini, Borgia, et leur caractère. — Rome et Florence poursuivent également l'affranchissement de la pensée. — Travaux archéologiques de Pomp. Leto, avec lequel se lie le cardinal de Médicis. — L'Académie romaine un moment dispersée par Paul II, et pourquoi. — Aquilano, P. Cortese. — Plan de conduite que Laurent trace à son fils. — Mort de Laurent.

Le cardinal avait un devoir à remplir, c'était de porter aux pieds d'Innocent VIII l'expression de sa reconnaissance et de celle de son père : le pape, qui aimait les Médicis, avait dit à Pierre Alamanni, ambassadeur de la république : « Reposez-vous sur moi du soin de la fortune de messire Jean, que je regarde comme mon fils (1). » Innocent favorisait les lettres, et si, dans le cours de son pontificat, il ne put les honorer comme il l'aurait voulu, c'est qu'il en fut empêché par des soucis domestiques qui abrégèrent son existence.

Jean de Médicis quitta Florence et partit pour Rome; en s'éloignant de son père, il ne put réprimer ses larmes. Laurent, de son côté, se séparait avec chagrin de son fils : l'avenir l'effrayait, il redoutait l'humeur des Florentins, l'ingratitude de la noblesse, la faiblesse de Pierre, et par-dessus tout l'éloquence de Jérôme Savonarole. Le prieur de Saint-Marc avait en chaire l'audace d'un tribun : il attaquait

(1) Mss. Flor. — Fabroni, Vita Laur., App. et Adn., p. 501. — Roscoe, t. 1, p. 30, 31.

la forme du gouvernement, les institutions nouvelles, les mœurs de Médicis; il prêchait une religion de pauvreté, de macération, de silence; le peuple l'écoutait et applaudissait aux colères de l'orateur. Les esprits pratiques estimaient que cette parole de moine, secondée par les mauvais instincts de la populace, jetterait tôt ou tard la société dans le désordre et mettrait le pouvoir en péril. Ils avaient fait part de leurs craintes à Laurent, qui s'était contenté d'en rire. Le philosophe avait laissé prêcher le frère, soit qu'il se méprit sur la puissance du dominicain, soit qu'il se fiât trop aveuglément à sa bonne étoile, ou, comme le pensent la plupart des historiens, que les mesures énergiques convinsent peu à cette nature, amoureuse de plaisirs et de repos.

Jean était accompagné dans son voyage à Rome par Philippe Valori, André Camino et Delfino le camaldule, que son père avait voulu lui donner pour compagnons de route, hommes de bonnes mœurs et de savoir; quelques nobles citoyens s'étaient joints au cortège. Il coucha le soir à l'abbaye de Passignano; le lendemain il visita Sienna. La ville le reçut avec toutes sortes d'honneurs: « Si je voulais raconter ici, dit l'auteur de la relation latine de l'itinéraire, les hommages dont notre cardinal a été l'objet, un jour ne suffirait pas (1). » Par ordre du sénat, les boutiques et tavernes avaient été fermées; personne au logis; les ouvriers, les magistrats étaient répandus dans la ville et hors des murs: on eût dit de l'entrée d'un pape. Sienna voulut faire les frais du voyage jusqu'à San-Quirico. Jean coucha le lendemain à Acquapendente et traversa Viterbe, où François Cibo, son beau-frère, l'attendait pour l'accompagner jusqu'à Rome, où il arriva le 22 avril. Un peuple nombreux l'attendait, malgré la pluie battante qui tombait depuis plusieurs heures. Il descendit dans le couvent de

(1) Si hic referre particulatim voluero quo fuerit honore à Senensibus cardinalis noster exceptus, quâ totius urbis congratulatione, quibus deliciis, non sufficit dies. Ex monumentis Ang. Fabr. ad vitam Laur. Med. — Guidoni priori Angelorum.

Sainte-Marie, après avoir fait une courte prière à la chapelle du monastère. Le lendemain il reçut la visite des cardinaux, qui le conduisirent au palais du souverain pontife. Le pape l'embrassa affectueusement, et lui adressa quelques paroles pleines de grâce. La pluie n'avait pas cessé: le cardinal et sa suite retournèrent au palais Médicis au milieu d'un véritable déluge (1): le carrosse alors n'était employé que dans les cérémonies papales, et le parapluie était presque un meuble de luxe. Au consistoire, les cardinaux remarquèrent la tenue modeste, la parole brève, l'air digne du fils de Laurent; dans la rue, ce qui frappa le plus, ce fut sa figure.

A cette époque où la forme allait être réhabilitée en Italie, on comprend que Jean de Médicis dût attirer les regards. Il ressemblait alors à quelques-unes de ces belles statues dans la fleur de l'âge que Pomponio Leto trouvait fréquemment dans Rome souterraine.

Les peintres, les sculpteurs, les artistes en général, qui le regardaient passer, ne pouvaient se lasser de contempler cette taille souple, cette harmonie dans les traits, cette jambe droite et nerveuse, cette main de neige, cette figure gréco-romaine, cet œil bleu de ciel, cette tête forte reposant sur deux épaules évasées, cette lèvre légèrement enflée, et toutes ces belles proportions dont le type semblait être perdu. Ils rêvaient je ne sais quelle divinité traversant les mers pour s'abattre à Rome. Il faut pardonner, à ces hommes de chair, cet enthousiasme pour la forme. L'adolescent avait fait une étude sérieuse de la langue italienne, qu'il parlait avec un charme particulier: sa phrase était légèrement cadencée, son accent tout à fait siennois; on eût dit de la musique (2).

(1) Miratus sum, ait Pet. Delphinus, quod præ se tulit civitas quia nimbo cælo, ac perpetuâ comitante nos pluvîâ, ubique per vicos et plateos adeo frequentissima effundebatur virorum et mulierum multitudo ut vix pertransiri posset.

(2) Erat enim Leo cum formâ, tum specie, tum staturâ denique

A peine a-t-il été présenté à Sa Sainteté, que, tout plein de son bonheur, il se hâte d'en faire le récit à son père. C'est le premier acte de la vie privée du jeune homme; il faut le recueillir soigneusement, pour y surprendre, à côté d'une joie qui n'a rien de fastueux, l'élan de l'amour filial.

« Bonne santé, mon père... J'ai fait mon entrée à Rome vendredi matin, accompagné, depuis Sainte-Marie jusqu'au palais pontifical, et depuis le palais jusqu'au Campo di Fiore, de tous les cardinaux et de toute la cour, et d'une grande pluie. Notre saint-père m'a reçu très-gracieusement; je ne lui ai adressé que peu de mots. Le pape m'attendait le lendemain en audience particulière. Sa Sainteté m'a parlé on ne peut plus tendrement. Je ne puis rien vous dire de plus, sinon que je m'efforcerai de me rendre digne de vous: *De me proloqui ulterius nefas*. Je me recommande à vous: *Non altro*. Jean, votre fils (1).

appositâ et omni ad venerationem. Proceritas illi, qualem heroibus fere pictores affingunt, excelsa constabat. Habitus corporis succosus potius, quam pinguis, et quidem per artus singulos gratâ proportionè diffusus, teretia directaque crura, manus candore, figuraque niveæ, et quasi tornatæ, una capitis amplitudo cætera membra enormi prope excessu, nec tamen aliter quam velles superabat. Ex ore suavitas afflabatur tanta, nihil ut ultra; cæsi oculi et ad modum adulti, nasus leniter declivis, turgidula labra.—Trismegistus Medicus, sive Leo X. P. O. M. tribus orationibus in anniversario triennii funere laudatus, à Jacobo Albano Ghibbesio, medicinæ doctore, atque in Româ eloquentiæ professore.

(1) Magnifico viro Laurentio de Medicis patri optimo, Florentiæ.

Salvus sis. Se e' non vi havessi..... (mancante) dare avviso di qualche cosa. Io venerdì mattina fui ricevuto in publico, accompagnato da S. M. dal popolo insino a palazzo, e da palazzo in fino in campo di Fiore da tucti questi cardinali, e da quasi tucta la Corte e da una grande piovà. Fui visto da Nostro Signore molto gratiosamente, non gli parlai quasi niente. El di seguenti li oratori visitarono N. S. : hebbono gratissima audientia. El papa mi riservò il di seguente per udirmi, ch' è oggi. Son ci ito et la S. S. mi ha parlato tanto amorevolmente, quanto è possibile : hami ricordato e confortato a fare qualche cosa in queste visitazioni de' cardinali, che le ho cominciate a fare in questi che ho visitati : che tucti, che vi scriverò un'altra volta chi sono,

Parmi les cardinaux qui formaient son cortège, quelques-uns étaient sans signification personnelle; d'autres, au contraire, étaient comme des symboles vivants des instincts de l'époque. François Piccolomini, neveu de Pie II, représente les lettrés; Roderic Borgia, le peuple; Julien de la Rovère, l'Église. Piccolomini ne se mêle guère aux mouvements des affaires temporelles, il ne recherche que la conversation des savants. Pape, si Dieu lui donne de longs jours, il marchera sur les traces d'Æneas Sylvius, et comme lui il avancera le règne des lumières. Borgia, nouveau Louis XI, n'est dominé que par la pensée d'affranchir le peuple de l'oppression des grands : s'il arrive à la tiare, on peut être sûr qu'il sera sans pitié pour tous ces feudataires qui tiennent Rome en captivité; homme d'État qui à de grandes qualités unit des passions dont il a puisé le germe en Espagne; âme énergique qui ne reculera, pour briser ses tyranniques vaisseaux, ni devant la ruse ni devant le sang; parent dévoué jusqu'au fanatisme aux intérêts de sa famille, son auxiliaire contre l'aristocratie romaine. Julien de la Rovère sait les besoins politiques et intellectuels de son époque; il aime les lettres, mais d'un amour intéressé, et il s'en servira, quand Dieu l'aura fait roi, comme d'un instrument de gloire ou de puissance nationales. A la vue de ce prélat, qui monte un cheval comme un reître, qui porte la cotte de mailles comme Sickingen, qui manie l'épée en véritable condottiere, il est aisé de deviner que Julien saura protéger les droits temporels de l'Église, et que si jamais puissance ultramon-

dimostrano molto di esser volti benissimo verso voi. Delle cose passate so ne siete suto avisato. Di me non ho da dirvi altro, se non che io mi sforzerò di farvi honore. *De me proloqui ulterius nefas*. Io ho avuto molto caro l'avviso del vostro stare molto meglio, et non ho altro desiderio se non di sentirlo spesso et di questo per insino a hora neringratio Ser Piero. Io mi raccomando a voi. Non altro.

Io. FILIUS.

Romæ, die 25 martii 1492.

(Ex orig. in Archiv. reip. Florent.) V. Roscoë, Vita di Leone X.

taine traverse les Alpes pour envahir l'Italie, il défendra son pays en soldat. Si vous le visitez, vous ne trouverez chez lui aucune de ces figures, toutes marquées d'un type commun de famille, comme celles qui se pressent dans l'antichambre de Borgia; la Rovère n'a pas de parents: servez l'Église, vous serez son fils bien-aimé. Il est facile de juger les caractères de ces trois hommes par leur entourage personnel: le cardinal du titre de Saint-Pierre ès liens a pour favori un pauvre moine; l'archevêque de Valence a pour courtisan César Borgia; François Piccolomini a pour ami Pomponio Leto. Jean s'attacha de prédilection à Julien de la Rovère.

A Rome et à Florence, à l'heure où nous parlons, on poursuivait également la rédemption de la pensée humaine, mais par des voies diverses. Florence la cherchait dans Platon, Rome dans la pierre; l'une et l'autre, par des chemins différents, tendaient au même terme: l'antiquité. A Florence, la route où s'était jeté Ficin était peut-être plus lumineuse, mais plus longue assurément; l'imagination était sa seule compagne à travers ce mystérieux passé où il poussait ses auditeurs: elle seule avec ses rêves dorés devait adoucir les fatigues du voyage, ranimer les forces épuisées, enchanter les heures de nuit et de jour. Rien qui réveillât dans l'âme des élèves de Ficin le sentiment national, qui surexcitât la pensée, qui peuplât l'espace d'êtres connus. Ficin, leur guide, chantait pour eux des hymnes qui parlaient à l'oreille comme un doux concert, mais dont les sons étaient fugitifs comme ceux de la musique; tandis que Pomponio Leto, avec les grandes ombres dont il trouvait les noms écrits sur la pierre, faisait assister l'âme à un drame vivant, où, à chaque inscription, elle pouvait lire le récit de quelque exploit militaire, de quelque grande pensée matérielle, d'un antique triomphe de la civilisation sur la barbarie, et quelquefois d'une belle création intellectuelle. Ficin n'avait pour auditeurs que des esprits distingués. Le peuple refusait de s'associer à ses admirations, faute de le comprendre; tandis qu'il pouvait se mêler en

corps et en âme à ces évocations archéologiques où tous les matins le convoitait Pomponio Leto. Une frise, une corniche, un fragment de statue étaient autant de livres ouverts où le savant faisait lire à ses disciples les gestes du passé. Comme Ficin, il avait aussi sa petite lampe qu'il allumait longtemps avant le lever du soleil pour aller à la recherche d'une vieille inscription. A cette époque, notre antiquaire n'avait pas besoin de fouiller bien avant dans la terre; un coup de pioche au Campo-Vaccino, et l'inscription apparaissait: il la sciait, l'enveloppait dans les plis de son manteau troué et se hâtait de regagner le Quirinal, où l'attendaient ses élèves. Pomponio plaçait la pierre sur une petite table, et alors commençait une scène de nécromancie. L'ombre dont la pierre avait conservé le souvenir, évoquée par la voix du professeur, ressuscitait, et Pomponio, en poète bien plus qu'en archéologue, racontait la vie du revenant. Si dans son existence terrestre l'ombre avait revêtu le manteau du philosophe, il faisait l'histoire de la secte à laquelle elle avait appartenu; si elle avait manié la lyre, il récitait quelques-uns des vers qu'elle avait laissés; si elle s'était assise dans la chaire du magistrat, il donnait une idée de l'œuvre de juriste à laquelle elle avait travaillé; si elle avait tenu l'épée, il faisait le récit des batailles où elle s'était trouvée: son cours embrassait à la fois l'histoire, la philosophie, l'archéologie et la morale.

Quelquefois on le trouvait au fond de l'un de ces grands cimetières, où la pioche n'avait point encore pénétré, dans l'attitude d'un homme en extase, le cœur suffoqué par les sanglots, la poitrine haletante, l'œil mouillé de larmes (1). Au bruit des pas de l'étranger, Pomponio se levait; on eût dit un spectre, à la vue de cette tête blanchie avant l'âge, de ces joues amaigries par l'étude, de ce corps dont un

(1) Andavasi spesso aggirando pensieroso e solo fra quelle anticaglie, arrestandosi a qualunque cosa nuova gli desse sott'occhio, rimaneva a guisa d'estatico e ne piangeva sovente per tenerezza.—Tiraboschi, t. VI, p. 647-648.

habit rapiécé couvrait à peine la nudité. La science a des reproches à faire à Pomponio : quand, dans ses courses à travers les ruines, il n'avait rien trouvé, qu'il rentrait au logis le manteau vide, alors sa tête se montait, et pour ne pas être obligé de confesser qu'il avait perdu sa journée, il inventait une inscription et improvisait le testament de Lætus Cuspidius et l'épithaphe du poète Claudien (1), que Rabelais faisait réimprimer à Lyon, chez Gryphe, en 1582, et dont Barnabé Brisson, en ses Formules, et Antoine Augustin, en ses Dialogues, n'ont pas eu de peine à démontrer la fausseté (2).

Barthélemy Platina, tout-puissant à la cour pontificale, avait fait obtenir à son ami Pomponio une petite maison sur la déclivité de ce mont qu'on appelle Quirinal. Cette habitation, toute rurale, ressemblait un peu à celle que Politien a chantée, reposant dans une corbeille de verdure, et abritée du soleil par des bosquets de lauriers, et du bruit de Rome par d'épaisses murailles. On ne croirait pas, si le fait n'était attesté par tous les historiens, qu'un jour cet asile de la science fut envahi par une populace armée qui se mit à briser, dans sa fureur aveugle, tout ce qui en faisait l'ornement, c'est-à-dire les débris antiques que Pomponio y rassemblait depuis tant d'années. On n'épargna ni la verdure qui reposait l'œil du maître, ni le bois de lauriers à l'ombre desquels il s'asseyait le soir. Le printemps, en revenant, fit reverdir le parterre, et quelques gouttes d'eau rendirent la vie aux lauriers, mais les marbres furent plus difficiles à retrouver. Il eût été impossible à Pomponio de les remplacer à prix d'argent, lui qui, au témoignage de son ami Platina, était si pauvre, « que s'il eût perdu deux œufs, il n'aurait pas eu de quoi s'en procurer deux autres (3). » Ceci se passait en 1484, dans une révolution dont Rome fut le théâtre :

(1) A. Zeno, Dissertazioni Vossiane, t. II, p. 240-250.

(2) Raph. Volt., Com. urbana, l. XXI. — Tiraboschi, t. VI, p. 649.

(3) Platina, dans son traité *De honestâ voluptate*, cité par Baillet, Jugement des Savants. Amst., t. I, p. 127, in-4^o.

heureusement le professeur avait autant d'amis qu'il comptait d'élèves ; ses disciples se répandirent dans la campagne, et bientôt eurent retrouvé de nouvelles pierres, de nouvelles statues, de nouvelles inscriptions, et le professeur reprit ses leçons sur la Rome souterraine, un moment interrompues (1). Marc-Antoine Sabellico, Conrad Peutinger et André Fulvio continuèrent les travaux de leur maître (2).

Le vieux Pomponio, avec sa barbe mal peignée et ses vêtements troués, craignait de se montrer aux visiteurs qui venaient frapper à chaque heure du jour à sa demeure du Quirinal ; il était si heureux dans son musée lapidaire ! — Dites que je n'y suis pas, faisait-il répondre à l'un de ces importuns ; me prend-on pour un ours ou pour un lion (3) ?

L'ours avait trop d'obligations à Laurent de Médicis pour éconduire le cardinal ; Jean était d'ailleurs l'élève de Politien, avec lequel l'archéologue entretenait un commerce épistolaire, et il savait aussi que l'adolescent aimait les lettres latines. Or Pomponio, le maître de William Lilly (4), tout en s'occupant de ressusciter la pierre, s'était attaché à reproduire quelques classiques latins : *Silius Italicus*, qu'il avait publié à Rome en 1474 ; *Terentius Varo*, à Venise en 1474 ; *Quintus Curtius*, etc. (5) : comment lui refuser sa porte ? Jean vit donc et fréquenta Pomponio.

Ce fut ce savant qui le premier, à Rome, eut l'idée de fonder un cercle littéraire, sous le nom d'Académie, où se réunissaient chaque semaine tous ceux qui s'occupaient d'arts, de science ou de philosophie ; il avait pris pour modèle l'institution platonicienne formée à Florence sous les auspices des Médicis. A Rome, ceux qui s'associèrent à l'œuvre de Pomponio étaient des âmes folles de paganisme,

(1) Muratori, Script. rerum Ital., t. V, pars 2, p. 1163.

(2) Tiraboschi, t. VI, p. 210.

(3) Mich. Ferno, App. ad vol. VI, Bibl. med. et inf. æt. — Fab., p. 6 et suiv.

(4) Grunling, Geschichte der Gelehrtheit, p. 2740. — Allg. Lex., II, p. 489.

(5) Roscoe, t. I, p. 48-49, note.

qui renoncèrent à porter le nom qu'elles avaient reçu le jour de leur baptême pour prendre celui de quelque personnage antique : Philippe Buonaccorsi s'appela Callimaque; Mare le Romain, Asclépiade; Marino le Vénitien, Glaucus ou Glocco (1); comme si le nom, dit l'Arioste, faisait le poète :

E che quel meglio t' abbia a far poeta
Che l' studio e l'esercizio di molt' anni.

A tout prendre, c'était un innocent caprice dont la papauté ne dut guère s'effrayer; mais il paraît que les Muses n'étaient pas seules fêtées dans cet institut littéraire, et qu'on y évoquait parfois des souvenirs qui ne pouvaient plaire au saint-siège : on y rêvait la restauration de la république romaine, et peut-être des superstitions païennes (2). Paul II fit arrêter quelques-uns des académiciens, entre autres Platina et Pomponio Leto. On reproche au pontife d'avoir usé contre les coupables de rigueurs trop sévères; on veut que dans sa haine contre les lumières il ait inventé des crimes afin d'exiler quelques fanatiques dont il avait peur. Paul a trouvé dans Platina, l'un des membres de cette association (3), un ardent accusateur, dont le protestantisme n'a

(1) Quirini, Pauli II Vit., et Vinde. Romæ, 1740, t. II, p. 78.

(2) M. Ph. Clésles, Revue de Paris, 1843, 19 mars, p. 104. On sait qu'on a accusé Gémiste Pléthon d'avoir voulu reconstituer le paganisme; on trouve touchant cette tentative quelques détails dans une dissertation de Boivin sur la querelle des philosophes du xv^e siècle, t. II des anciens Mémoires de l'Académie des inscriptions et belles-lettres, p. 775 et suiv. Allatius l'a défendu chaleureusement (Fab., p. 98 et 99). M. A. J. H. Vincent, au sujet de documents qu'il a recueillis touchant la musique ancienne, a, dans les séances des 22 et 27 avril 1842, appelé l'attention de l'Académie des inscriptions sur un rituel païen, sous le nom de Pléthon, et qui semble ne laisser aucun doute sur le projet que le néoplatonicien forma de faire revivre la théologie d'Orphée et de ressusciter les dieux du paganisme. — Voyez l'Institut, journal général des sociétés et travaux scientifiques de la France et de l'étranger, Paris, n^o 76, avril 1842.

(3) Platina, Vita di Paolo II.

fait que reproduire les plaintes, sans oublier surtout celle que l'historien a formulée contre l'intelligence du pape (1); mais un écrivain moderne a fait ressortir tout ce que ce reproche d'ignorance avait de mensonger. Il n'est guère plus possible de croire, quand on lit les preuves amassées dans la dissertation de Mgr Quirini, à l'imbécillité d'un pape qui lit les historiens antiques, qui de sa bourse aide les jeunes gens de famille dans leurs études, qui paye généreusement les professeurs, et qui conçoit surtout l'idée d'un collège d'abrégiateurs au nombre de soixante-dix, dont l'occupation principale sera de reviser et de corriger les actes publics publiés en latin (2).

Quoi qu'il en soit, les débris de cette académie, dispersés en diverses contrées, se retrouvèrent à Rome à l'exaltation de Sixte IV. Buonaccorsi, après un long exil, reparut au Quirinal, portant toujours le nom de Callimaque, qu'il faisait suivre cette fois de l'épithète d'*experiens*, par allusion aux fortunes diverses qu'il avait éprouvées dans ses longs voyages (3). A la cour de Pologne, il avait trouvé dans Casimir un généreux protecteur; au moment où nous parlons, il était ambassadeur de ce prince auprès d'Innocent VIII à Rome. Il retrouva son ami Pomponio, usé par l'âge, mais toujours fidèle à ses pierres, qu'il aimait comme à vingt ans. La mort avait moissonné quelques-uns de leurs anciens collègues, mais les vides s'étaient bien vite remplis; on recommençait à cultiver les lettres. Paul Cortese, le nouvel hôte de Pomponio, achevait, à vingt-trois ans, son dialogue célèbre de *Hominibus doctis*, et rassemblait les matériaux de ses quatre livres de sentences (4), recueil d'homélies dans le genre des *Postilles* du docteur Luther. Un des grands reproches que le réformateur a faits à nos

(1) Roscoe dit de ce pape qu'il était aussi orgueilleux qu'ignorant, t. I, p. 47.

(2) Muratori, Scriptor. rer. It., t. III, pars 2, p. 986. — Quirini, etc.

(3) Apost. Zeno, Diss. Voss., t. II, p. 316.

(4) In IV lib. sent. Pet. Lomb. Com. Romæ, 1503.

moins, c'est d'être restés embarrassés jusqu'à l'époque de la réforme dans les langes de Scot. Cortese cependant, dans ses *Discorsi volgari*, a répudié la méthode aristotélicienne; il ne procède pas par syllogismes, mais expose simplement le sujet, qu'il développe à l'aide de l'autorité et de la raison (1). Ainsi donc, c'est l'Italie qui devait la première échapper à la barbarie de l'école. A quoi donc se réduisent les plaintes éloquentes de Luther?

Il paraît que Paul Cortese, dans son zèle pour les lettres, voulut que Rome eût une double tribune d'où rayonnerait au loin la lumière. Il essaya de fonder un autre cercle académique, mais qui n'eut pas de succès (2); toutefois, rien ne prouve qu'il déserta la maison de Pomponio Leto. A cette époque, la poésie italienne commençait à fleurir à Rome: elle avait pour représentant Séraphin Aquilano, que protégeait le cardinal Ascagne Sforce. Aquilano avait fait une étude particulière de Dante et de Pétrarque. Un des premiers il imagina de s'accompagner sur le luth en improvisant; musicien habile, il cachait sous les sons de son luth les défauts de sa versification. Ses succès firent éclore une multitude de poètes qui, bien moins inspirés encore que Séraphin, la lyre en main, chantaient de pitoyables vers; rapsodes nomades qui employaient, pour séduire le peuple, la langue vulgaire, réveillant ainsi le culte de la muse nationale (3).

Poète, musicien, archéologue, philosophe, Jean de Médicis devait se plaire à Rome. Il fut longtemps un des habitués des réunions de Pomponio. A Rome, il continua le

(1) Opera che poco sa di scolastico e in cui non si fa uso di sillogismi, di obbiezioni, di repliche, ma si propone semplicemente, e si esamina l'argomento, e si congiunge insieme l'autorità e la ragione senza involgerla nella barbarie usata finallor nelle scuole. — Tiraboschi, t. VI, p. 305.

(2) Mencke, Vita Polit. — Scrip. rer. It., vol. XXIII, p. 185.

(3) Ex eo tanta imitantium auleorum multitudo manavit, ut quidquid in hoc genere Italiâ totâ cani videatur, ex ejus appareat carminum et modorum præscriptione natum. — Paul. Cortesius, de Cardinalatu, lib. II, p. 74.

genre de vie modeste qu'il menait à Florence: il se levait de bonne heure, cherchait quelque église écartée pour faire sa prière du matin, et rentrait à son palais, où ne tardaient pas à venir quelques amis dévoués. Il n'avait oublié ni son père, ni ses frères, ni les lettrés, ni ses professeurs, avec lesquels il entretenait une correspondance suivie. Florence tenait toujours une large place dans ses affections. Il était heureux quand, accompagné de Pomponio, il avait découvert quelque beau marbre dont il pouvait faire présent à sa ville natale. Sa table était frugale comme celle de son père: pendant le repas, il se faisait lire quelque histoire des temps passés; après le dîner, il aimait à se promener dans la vieille Rome; point de recherche dans ses vêtements, qui étaient demeurés d'une propreté exquise. Ses serviteurs l'aimaient, car il était bon, doux et affable; les pauvres ne l'imploraient jamais en vain; Innocent VIII l'entretenait souvent. Jean obéissait aux conseils de son père.

Peu de temps avant sa mort, Laurent avait tracé pour son fils un plan de conduite qui semble l'œuvre de quelque sage retiré du monde.

« Mon premier désir est que vous n'oubliiez jamais à qui vous devez les faveurs dont vous avez été comblé: ce n'est ni votre prudence ni votre mérite qui vous ont fait cardinal, mais Dieu seul dans son admirable bonté. Le meilleur moyen de vous acquitter envers Dieu est de mener une conduite exemplaire... Il serait honteux pour vous, et pour moi bien douloureux, qu'à l'âge où l'on songe à former sa raison et sa conduite, vous démentissiez les espérances que vous aviez données. Tâchez donc d'alléger le fardeau que vous portez, en persévérant dans ces études qui conviennent si bien à votre état de vie. L'an passé, j'éprouvai une bien douce consolation en vous voyant souvent approcher du tribunal de la pénitence et de la sainte table: persévérez, c'est le moyen de rester dans les bonnes grâces du ciel. Vous voilà donc à Rome: il vous sera bien difficile de suivre les conseils de votre père; outre les mauvais exemples,

vous allez trouver des courtisans de corruption. Vous ne pouvez vous dissimuler que les faveurs que vous avez obtenues à votre âge ont excité l'envie : ceux qui n'ont pu vous arrêter dans la voie des honneurs n'oublieront rien pour vous perdre dans l'estime publique, en vous faisant choir dans cette fosse où ils sont eux-mêmes tombés ; votre âge ne les servira que trop. Vous devez d'autant plus chercher à éviter cet écueil, que la vertu est assez rare dans le sacré collège : pourtant il y a parmi les cardinaux des hommes de doctrine et de sainte conduite ; voilà ceux que vous devez prendre pour modèles... Fuyez, comme on fuit Charybde et Scylla, l'hypocrisie ; point de folle ostentation, ni dans votre conduite ni vos discours.... Vous le savez, rien n'est si difficile que de savoir converser avec des hommes de caractères divers : à cet égard, que vous recommander ? Avec les cardinaux et les autres personnes de condition, vous serez décent et réservé. Que votre conscience interrogée soit toujours en état de vous rendre ce témoignage : que jamais vous n'avez eu l'intention d'offenser personne. A Rome, du reste, mon avis est que vous devez plus souvent ouvrir l'oreille que la bouche.....

» Vous êtes le cardinal le plus jeune du sacré collège, et peut-être de tous les cardinaux créés jusqu'à ce jour ; vous devez donc vous montrer le plus empressé, le plus modeste, et ne jamais vous faire attendre à la chapelle du consistoire ou dans les députations. Vous saurez bientôt ceux dont la vie est le plus ou le moins exemplaire. Fuyez ceux dont la conduite est décriée, dans l'intérêt des mœurs d'abord, et par respect pour l'opinion. Dans votre train de maison, cherchez la décence plutôt que l'éclat ou la richesse... Point de bijoux ni de soie ; cela ne convient pas à des gens de votre sorte ; mais des livres et des antiques, un domestique décent et peu nombreux. Recevez plutôt que d'être reçu ; qu'on ne voie à votre table que des mets simples et communs. Faites de l'exercice : dans votre état, l'infirmité arrive bien vite quand on ne sait pas la prévenir... Une

habitude que je vous recommande surtout, c'est de vous lever de bonne heure : cela fait du bien d'abord à la santé ; puis cela est nécessaire dans votre profession, où vous êtes obligé d'assister à l'office, de vous livrer à l'étude, de donner audience, etc. Autre conseil : le soir, en vous couchant, pensez au travail du lendemain ; c'est le meilleur moyen de n'être pas pris au dépourvu.»

Quelques jours après avoir écrit cette lettre, que Fabroni appelle avec raison le chant du cygne (1), Laurent rendit le dernier soupir.

Un moment il avait cru que Dieu lui permettrait de quitter les affaires, et, loin de Florence, de vivre quelques années encore, dans l'une de ses villas, au milieu de tout ce qu'il chérissait le plus sur cette terre, ses enfants, ses amis et ses livres. Mais son heure était arrivée : à quarante-quatre ans il se mettait au lit pour quitter à jamais ce monde dont il était la gloire. Une fièvre, dont Politien a décrit le funèbre caractère, ne lui laissa plus de repos. Les médecins accoururent : d'abord, Leoni de Spolète, qui essaya vainement les remèdes ordinaires ; puis Lazare le Tessinois, dont la renommée était grande, et qui, dans un mélange de substances minérales et végétales, crut avoir trouvé une héroïque formule ; mais sa science devait être impuissante. Dès qu'il sentit les approches de la mort, Laurent voulut se réconcilier avec Dieu. Il fit appeler son confesseur, le vieux Bosso, qui ne le quitta plus. Le lendemain, autour d'une petite table recouverte d'une nappe blanche, et sur laquelle s'élevait, entre des chandeliers d'argent, l'image du Christ, ses serviteurs à genoux attendaient l'heure où le prêtre porterait au malade le corps de Jésus-Christ. Quand il parut, tenant dans ses mains la sainte hostie, Laurent se leva sur son séant, et, les mains jointes, mur-

(1) *Hæc tanquam cygnea fuit prudentissimi ac sanctissimi hominis vox et oratio.* — Fabroni, *Vita Leonis X*, p. 13. La lettre est entière aux Annotations de l'ouvrage, n° 7, p. 252, 255.